

ENTRE AIMER ET HAÏR PAROLES D'HOMMES PRIS DANS DES VIOLENCES EN COUPLE

Ce 'ILS', pronom personnel au masculin pluriel, représente dans cette écriture les hommes, impliqués dans des violences conjugales, que nous recevons en suivi pour ce délit dans des groupes psychothérapeutiques de paroles à l'AVAC¹, à Toulouse, depuis 2002. Pour tenter de répondre à cette question, nous proposons de faire émerger de leurs paroles en groupe de pairs quelques éléments conceptuels explicatifs en synthétisant les caractéristiques les plus souvent observées chez ces hommes que nous accompagnons.²

MAIS QUI SONT-ILS DONC ?

1 – La construction du sentiment d'identité

Si l'identité d'un être humain est solide il a peu ou pas besoin de violence. C'est pourquoi il nous importe de repérer le niveau de la qualité d'estime de soi et de la confiance en soi, conséquences de la construction identitaire. Or, nous nous heurtons dans ces groupes à de vraies défaillances identitaires, ce qui renvoie d'emblée à la violence comme mode d'existence et moyen de reconnaissance. Ces hommes violents en couple que nous recevons vont à tout moment manifester un déni partiel ou total de leurs actes. Leur réaction est, en fait, d'abord de refuser ce qualificatif de 'violent', vite synonyme de 'monstre' ou de 'fou' à leur rencontre : l'anathème qu'ils perçoivent dans l'opinion des autres et qui devient le leur. Pour accéder à une autre dimension identitaire et leur permettre de mieux reconnaître leur implication, leur responsabilité, leur culpabilité, la notion de 'leur impulsivité' les touchera davantage. Ils pourront alors se reconnaître dans cette interrogation : « avez-vous remarqué de telles réactions dans d'autres circonstances ? d'autres périodes de votre vie ? ». ³ Cette impulsivité est une des trames importante de leur vie relationnelle. Les inviter à le reconnaître contribue à leur permettre de se retrouver sujet dans la continuité de leur histoire, ébranlée dans l'ici et maintenant de leur passage à l'acte, de leur arrestation et de leur confrontation avec des Représentants de la Loi : coupables certes, mais respectés.

Leurs représentations du temps, et des temporalités sociales en sont aussi des conséquences racontées avec dérision et douleur. Ils vivent un temps évidé ou anesthésié. Ce vide temporel qui les structure encore, ils le remplissent, ou le tuent, avec la virtualité et l'ubiquité proposées par les téléphones portables multi

¹ Association Vivre Autrement ses Conflits, impulsée en 1998 par Marie-Jacques Bidan, avec la conviction qu'un travail psychothérapeutique avec ces hommes est une contribution indispensable à la diminution du nombre des femmes victimes de ces violences en couple. Cette écriture est exemplaire d'une longue et solidaire coordination au sein de l'AVAC.

² Nous en restons pour cette analyse à la population des groupes constituée par des hommes qui sont 'en obligation de soin' ou 'en suivi' par le Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation de Toulouse, pour ce délit de violence conjugale.

³ Ces questions sont posées par madame Bidan, en introduction du premier entretien individuel qu'elle mène systématiquement pour décider entre autres suivis, quel groupe de paroles peut ou doit être intégré par chacun de ces hommes.

fonctions, mais aussi avec l'alcool et les autres éléments de dépendance physique et mentale, y compris le ballon, dont ils connaissent bien les effets passe-temps, pour s'oublier soi-même.

2 - La relation de paternité : leurs pères, eux pères

C'est un élément fort de cette identité cassée, qui émaille les récits et qui décrit des ignorances de paternité, des vides, des absences, des humiliations, des violences de la part de leurs propres pères, connus, oubliés ou perdus, qu'ils évoquent encore avec du ressentiment ou au contraire avec une sorte d'intonation blanche de la voix. Il est très rapidement évident que l'objectif poursuivi d'être un 'bon père', leur propre rôle paternel, se construit pour la grande majorité de ces hommes pères, comme un élément transversal fort. C'est comme si la responsabilité face aux enfants, devenait le pivot d'une reconnaissance individuelle et sociale qu'ils n'ont pas reçue, qui se construit enfin, et qui dans le même mouvement compense 'la face perdue', contre l'Autre, la compagne, la femme. Il apparaît régulièrement que la mise en œuvre d'une 'bonne paternité' constitue une première réponse à une compréhension renouvelée de soi-même. C'est vraiment le thème où les langues se délient, où le désir d'être reconnu s'affirme, où arrivent à se fabriquer des prises de conscience bénéfiques, où les comportements de responsabilité et d'amour se manifestent. Être père, être reconnu et aimé comme tel, devient un moteur de maturité, d'organisation, de planification, de questionnement, de projet, d'élan vital. Pourtant cette fonction reste souvent une découverte qui les inquiète : les enfants font aussi un lien et sont en lien avec la complexité du système judiciaire mais aussi avec l'inconnu de l'Éducation Nationale.

3 - Les stéréotypes des rôles sexués

Que leur culture soit musulmane, asiatique, d'Afrique centrale ou occitane, qu'ils parlent en termes de rapports de force, de machisme et de misogynie, dans cet ensemble « *la femme est faible* » et « *comme elle est sortie de la côte de l'homme elle est 'tordue'* ». L'image est rarement valorisante. La compagne est présentée comme fragile, influençable, donc elle a besoin d'un protecteur : l'homme, chacun d'eux, virilité et soumission liées et affirmées.

Très vite nous comprenons aussi que la compagne devient plus forte, c'est-à-dire « *forte en gueule* ». Pour certains hommes de ces groupes, plutôt nombreux, la parole féminine est une façon reconnue et forte de contraindre, de séduire, d'abaisser, d'inférioriser, d'exercer une violence sur fond de désir de domination, bien plus forte et « *plus efficace que les coups* ». C'est une stratégie féminine de contre pouvoir : le tranchant des mots, leur répétition ad nauseam qui produisent négation, souffrance et violence de l'homme. Se racontent aussi des vies de couple avec des épouses d'abord dans leur rôle attendu, puis dépendantes de « *l'influence* » d'autres femmes de la famille et qui finissent par revendiquer une 'liberté à l'occidentale'. Nous entendons des descriptions de « *clans mères - filles* », qui peuvent inclure la génération des grands-mères, ou en collatéral celle des tantes, qui « *font main basse* » sur les enfants, parfois même pendant la grossesse. Les comportements qu'ils décrivent de leurs « *princesses-sorcières* » nous amènent à comprendre que la souffrance des deux membres du couple et des enfants est à son comble.

Pourquoi au cœur de situations aussi douloureuses **restent-ils en couple ?**

Il nous devient possible de comprendre et d'exprimer qu'ils restent en couple par peur de l'effondrement de leur représentation stéréotypée des rôles de l'homme et

de la femme dans le couple. Divorcer revient à renoncer à cette mise en forme individuelle et sociale de leur pouvoir viril. Responsabilité et domination inculquées dès l'enfance.

Ils répondent autrement en estimant que le divorce en France est facilité pour la femme. Les femmes sont soutenues par la loi, elles sont sous protection sociale et donc elles utilisent ce moyen pour être libres avec le soutien du RSA, ce qui représente pour eux une punition sociale vécue comme une injustice et une insupportable mise en solitude.

Ce n'est pas toujours facile, mais la parole en groupe est une façon de faire prendre conscience qu'il y a forcément d'autres moyens que la violence pour vivre en couple, et qu'un travail personnel s'impose pour arrêter leur mode violent de réaction.

Leurs descriptions, donc leurs représentations identitaires de la femme, nous conduisent maintenant à une hypothèse forte que d'ailleurs ils proposent eux-mêmes : « *La femme est une énigme, c'est quelque chose d'ineffable ».*

Transcription de leurs peurs profondes de la féminité face à laquelle leur virilité même n'assure qu'une faible protection et qui déchaîne leurs violences. Ces formules se répètent en écho : « *Les femmes sont perverses, ça veut dire qui poussent* »/« *Les femmes sont des sorcières* »/« *La femme se nourrit de petits conflits, elle attend qu'on s'énerve* »/« *Les femmes sont des veuves noires* »/« *Les femmes sont accélérées* » ...

Ce qui finit aussi par les conduire à cette question centrale : **qui est réellement victime ?**

La réponse arrive : « *on est tous les deux victimes* ». Pourtant nous finissons aussi par entendre : « *souvent on se pose la question de la séparation trop tard* »/« *Si on en parlait avant le divorce, il ne viendrait peut-être pas après* »/« *Je lui dois le respect parce qu'elle est la mère de ma fille, nous aussi on est fautifs* »/« *Il y a des hommes qui veulent éviter le conflit* »/« *Mon ex m'a changé : j'ai pu faire une analyse sur moi-même* »/« *On est allé en médiation, j'aurais pu comprendre plus vite* ».

4 – Le blocage linguistique

Parler leur pose un vrai problème émotionnel, mais c'est aussi une difficulté de maîtrise de la langue et de soi-même, en lien avec des failles de scolarisation. Cette faiblesse ne leur facilite pas une vie relationnelle et sociale aisée, par les incompréhensions, les quiproquos, et les humiliations que cela provoque. Ce blocage linguistique et affectif les place sous l'emprise du pronom indéfini 'ON' pour se nommer, ce qui leur évite de se poser en personne, comme sujet responsable, en exprimant un 'JE' décideur et maître de ses comportements. C'est une façon de se décharger de son 'être-là', en s'abandonnant à une sorte de collectivité indéfinissable.

Nous entendons aussi que leur activité professionnelle n'est pas franchement de haut niveau social et n'apporte pas cette reconnaissance qui leur manque tant. Bâtiment, poids lourds, services : des métiers pénibles, à ambiance très masculine. Ils veulent assurer un niveau économique qui a souvent manqué à leur famille d'origine du fait de l'absence du père, et ils s'imaginent qu'à partir du moment où ils apportent un salaire, ils ont droit à être reconnus à la maison.

NOS OBJECTIFS :

- Nous adhérons par formation et par conviction à l'objectif scientifique de « suspension de jugement », même s'il est parfois difficile dans nos groupes, de suivre l'injonction de recherche et d'accompagnement psychothérapeutique qui implique de :

« Ne porter aucun jugement moral. Ne pas s'étonner. Ne pas s'emporter ». Nous sommes des psychologues cliniciens, des sociologues et des anthropologues, mais surtout pas des juges. Nous tentons de restaurer chez chacun de ces hommes la reconnaissance des actes violents commis et de leurs conséquences, pour eux, pour le couple, pour la famille et pour la société.

- Travailler dans des groupes de paroles avec des hommes étiquetés violents ne nous place pas pour autant à l'AVAC, dans une configuration complice, complaisante ou amoral, comme si toute tentative de mise en mots provoquait une apocalypse, c'est-à-dire une révélation. Et pourtant c'en est une ! C'est la révélation plus ou moins supportable de regarder cette humanité-là, la nôtre. Cela nous oblige à une forme de constat et d'investigation des conduites humaines observables, dans l'objectif d'apporter de l'intelligibilité et du calme, pour tenter de comprendre et de faire cesser ces violences intimes presque banalement quotidiennes. Il devient possible d'interroger ces hommes, et de nous interroger, sur les causes et les conséquences de la construction individuelle et sociale de la violence en couple.

Ce qui fonctionne dans de tels groupes :

- PARLER : L'entraide à la conceptualisation par la parole de l'un à l'autre des participants pour des personnalités qui n'ont pas mûri psychiquement, qui ont des défaillances dans la mentalisation et dans l'élaboration de leurs émotions, de leurs sentiments, de la mise en pensée de leurs angoisses. Arriver à mettre en forme et à mettre des formes entraîne une manière de dire avec authenticité et parfois des larmes.

- ÉCOUTER : L'écoute attentive de la parole de chacun permet de prendre du recul par rapport à sa propre histoire et ouvre la possibilité d'une vision nouvelle de ses capacités à expérimenter le respect de l'autre et une certaine forme d'empathie dans ce miroir groupal, suite à l'expérience racontée par chacun des autres et à l'émotion devenue exprimable que le récit peut susciter.

- Ce qui permet de REMETTRE EN ROUTE L'ESTIME DE SOI ET LA CONFIANCE EN SOI en tant qu'homme et père, par effet de reconnaissance des autres hommes autour, « *frères de thérapie* » comme ils se nomment, en analysant et en comparant leurs histoires individuelles. La confiance accordée aux membres du groupe, et au couple qui co-anime, pendant le temps de l'atelier, facilite un nouveau mode de sociabilité et se répercute enfin, sur la relation en couple.

TENTER DE CONCLURE

Ces fenêtres ouvertes nous permettent, tout en restant très prudente, de remarquer que des contextes d'amélioration sensible se manifestent au moins dans les prises de décision, là, dans le petit groupe, qui passent par des amorces de prises de conscience identitaires et donc des reformulations plus appropriées des questions et des problèmes qui au départ ont construit leurs couples, et qui ont amené ces hommes à l'AVAC.

Le déni disparaît au profit d'une analyse psychothérapeutique et d'une acceptation d'autres comportements qui entraînent des possibilités de se faire reconnaître sans

impulsivité. La parole et l'écoute des autres, de l'Autre, sont des outils très efficaces, à manipuler avec clarté et bienveillance.

ILS découvrent l'accès à un nouveau mode plus calme et plus équilibré de sociabilité et d'interrelation.

MARYSE PERVANCHON

Association Vivre Autrement ses Conflits

Toulouse. Février 2019.



Psychologue clinicienne

Psychothérapeute

Docteur en Anthropologie sociale et sociologie comparée

Maître de conférence au Département de Sociologie

Université Toulouse 2

En retraite.